“ Aryen ”, “ indo-européen ”, “ sémite ” dans l’université française (1850-1914)

Gabriel Bergounioux

► To cite this version:

Gabriel Bergounioux. “ Aryen ”, “ indo-européen ”, “ sémite ” dans l’université française (1850-1914).
Histoire Epistémologie Langage, 1996, 18 (1), pp.109 - 126. 10.3406/hel.1996.2451 . halshs-01844085

HAL Id: halshs-01844085

<https://shs.hal.science/halshs-01844085>

Submitted on 19 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Aryen », « indo-européen », « sémite » dans l'université française (1850-1914)

Gabriel Bergounioux

Résumé

RÉSUMÉ : Cet article traite du développement des études comparatistes sur les langues indo-européennes et sémitiques en France au XIXe siècle en prenant pour départ leur distribution dans les institutions d'enseignement supérieur. Le rôle des savants juifs, croyants, d'origine allemande dans le développement du sémitisme contraste avec celui des savants juifs, agnostiques, nés français, dans l'indo-iranien. En caractérisant l'assimilationnisme à partir du modèle romaniste, on montre en quoi cette division du comparatisme correspondait, dans le champ de la linguistique en France, à la transposition d'une tentative de dépassement du racisme et du repli identitaire.

Abstract

ABSTRACT : This paper deals with the development of comparative studies in France in the second half of the XIXth century, contrasting the Indo-European and Semitic fields and their distribution in various academic institutions. Religious German-born Jewish scholars devoted themselves to Semitic studies while agnostic French-born Jewish scholars developed the Indo-iranian field. Using the Romance paradigm of integration, it can be shown that this division within comparative linguistics was the transposition of an attempt in the French linguistic academia to transcend racialism and traditional Jewish identity.

Citer ce document / Cite this document :

Bergounioux Gabriel. « Aryen », « indo-européen », « sémite » dans l'université française (1850-1914). In: Histoire Épistémologie Langage, tome 18, fascicule 1, 1996. La linguistique de l'hébreu et des langues juives. pp. 109-126;

doi : <https://doi.org/10.3406/hel.1996.2451>

https://www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_1996_num_18_1_2451

Fichier pdf généré le 09/05/2018

« ARYEN », « INDO-EUROPÉEN », « SÉMITES » DANS L'UNIVERSITÉ FRANÇAISE (1850-1914)¹

Gabriel BERGOUNIOUX

Université d'Orléans

RÉSUMÉ : Cet article traite du développement des études comparatistes sur les langues indo-européennes et sémitiques en France au XIX^e siècle en prenant pour départ leur distribution dans les institutions d'enseignement supérieur. Le rôle des savants juifs, croyants, d'origine allemande dans le développement du sémitisme contraste avec celui des savants juifs, agnostiques, nés français, dans l'indo-iranien. En caractérisant l'assimilationnisme à partir du modèle romaniste, on montre en quoi cette division du comparatisme correspondait, dans le champ de la linguistique en France, à la transposition d'une tentative de dépassement du racisme et du repli identitaire.

Mots-Clés : Histoire de la linguistique ; Grammaire comparée ; Langues indo-européennes ; Langues sémitiques ; Anthropologie raciale ; Histoire des institutions ; France ; XIX^e siècle ; XX^e siècle ; Juifs ; Terminologie linguistique ; Sémitique ; Aryen ; Indo-européen.

ABSTRACT : This paper deals with the development of comparative studies in France in the second half of the XIXth century, contrasting the Indo-European and Semitic fields and their distribution in various academic institutions. Religious German-born Jewish scholars devoted themselves to Semitic studies while agnostic French-born Jewish scholars developed the Indo-iranian field. Using the Romance paradigm of integration, it can be shown that this division within comparative linguistics was the transposition of an attempt in the French linguistic academia to transcend racialism and traditional Jewish identity.

Key Words : History of linguistics ; Comparative grammar ; Indo-european languages ; Semitic languages ; Races anthropology ; History of Institutions ; France ; XIXth century ; XXth century ; Jew ; linguistic terminology ; Semitic ; Aryan ; Indo-european.

L'importance acquise par ces termes et ce qu'ils emportent de passion ont rendu plus difficile leur objectivation, c'est-à-dire la restitution de leur histoire. Le discours raciste, particulièrement l'antisémitisme, n'a pas seulement pris argument des taxinomies linguistiques ; il a prétendu, pour la première fois, se justifier scientifiquement.

Ce changement de perspective est un effet indirect du comparatisme. Le travail fondateur de Bopp (1816) qui, en rapprochant les conjugaisons du sans-crit, de l'iranien, du latin, du grec et du gotique, déterminait l'origine commune de ces parlers, les opposait *ipso facto* à d'autres langues. Mais Bopp renonçait,

1. Ce travail a profité des remarques de Carole Matheron et de l'érudition de Jean Baumgarten.

ce faisant, à toute prétention ethnographique, comme Bréal lui en rendit l'hommage :

À la différence de ses devanciers, M. Bopp ne quitte pas le terrain de la grammaire ; mais il nous apprend qu'à côté de l'histoire proprement dite il y a une histoire des langues qui peut être étudiée pour elle-même et qui porte avec elle ses enseignements et sa philosophie (Bréal 1866, XIII).

Il s'opposait par là à Schlegel qui posait en principe l'identité des langues et des peuples d'une part, la supériorité de l'indo-européen d'autre part.

En France, les débuts de l'étude des langues indo-européennes et sémitiques dans une perspective comparatiste sont contemporains des années 1860, quand Bréal et Renan sont appelés au Collège de France ; il fallut attendre la fondation de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (1868) pour que cet enseignement trouve un auditoire. Quelques tentatives antérieures — les cours de l'indianiste Burnouf au Collège de France (1833-1852), la création d'une chaire pour Hase à la Sorbonne (1852) — n'avaient pu imposer la refonte de la philologie faute d'une transformation concomitante de l'enseignement supérieur qui leur aurait dévolu un public. La communauté juive de la France métropolitaine, qui aurait pu apparaître intéressée au premier chef par les études sémitiques, a été réduite à moins de cent mille personnes après la cession de l'Alsace-Lorraine (1871). Sa croissance régulière, jusqu'à 1914, résulte d'un flux d'immigration continu en provenance d'Allemagne et d'Europe centrale et orientale, composé pour l'essentiel de gens de condition modeste mais aussi de quelques intellectuels. Ceux-ci se distinguent de leurs coreligionnaires nés en France, du moins jusqu'à l'affaire Dreyfus, par leur attachement aux formes ordinaires de la pratique religieuse et, corrélativement, par leur définition du judaïsme.

1. Le moment de la science

Revenir au principe de la définition moderne du sémitisme, c'est d'abord étudier la part que prend la grammaire comparée dans la conceptualisation de l'indo-européen, à la fois dans la *formalisation* de l'analyse et dans la visée d'une *reconstruction* portée par l'étymologie. Au moment où Bopp établit son programme sur un rapprochement de l'état ancien des langues pour ne conserver, dans la comparaison, que des formes, l'histoire se fonde comme critique des textes et des documents : deux sciences se partagent désormais la mémoire écrite de l'humanité, l'une — la grammaire historique — vouée aux mots, l'autre — l'histoire — aux faits rapportés, toutes deux rompant avec l'hagiographie et la fidélité à l'écrit qui servaient de programme à la philologie.

Le travail de Bopp suppose la réduction des langues au trait qui leur est commun pour établir la correspondance des items. La diversité des transcriptions

du sanscrit, de l'iranien, du grec, du gotique et du latin doit être surmontée par l'identification des valeurs phonétiques. À partir du réseau des ressemblances et des écarts, le jeu réglé des évolutions et des transformations dessine un ensemble de relations qui se répète d'une langue à l'autre et fait système. En amont des attestations, une langue commune est reconstruite, comme une *préhistoire* doit précéder l'annaliste.

Le partage perdure un demi-siècle avant que linguistes et historiens ne soient confrontés à cette limite : il existe des hommes qui ne parlent pas et des sociétés qui n'ont laissé nulle trace écrite. L'interrogation *anthropologique* marque un tournant dans le développement des sciences humaines ; en France, une même personne, Broca, interroge simultanément la signification de l'*aphasie* et promeut une approche ethnographique à l'intérieur de la « Société d'Anthropologie de Paris » qu'il fonde en 1859. La démarche ne manque pas de générosité : en médecine, Broca attire l'attention sur les cas d'anarthrie (*aphasie de Broca*), classés jusqu'alors dans les déficiences intellectuelles, qu'il restreint à une lésion corticale localisée sans atteinte des capacités mentales ; en ethnologie, s'il distingue diverses « races », il se revendique du monogénisme et insiste sur le constant métissage des peuples.

Progrès ou régression, l'école anthropologique française renoue ce que Bopp avait séparé : les langues et les peuples qui les parlent. À la suite de Broca, le travail de Hovelacque tend à identifier langue et race en abandonnant la comparaison interne, c'est-à-dire la confrontation de la forme sonore comme moyen d'objectivation. Le formalisme comparatiste, que n'avaient atteint ni Burnouf, ni Renan, Bréal parvient à l'imposer dans l'enseignement supérieur où les élèves de Broca, qui ont choisi une autre orientation, ne sont pas représentés.

2. L'enseignement supérieur, l'indo-européen et le sémitisme

Cinq types d'établissements ont participé à l'introduction du comparatisme en France : l'Ecole des Langues Orientales, le Collège de France, la IV^e section (« *Histoire et philologie* ») de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, les seize facultés de lettres et les écoles théologiques.

2.1. L'Ecole des Langues Orientales

Langues Orientales est une école d'application dont les étudiants sont voués aux carrières diplomatiques, militaires ou commerciales. Bien que les trois langues présentes à la fondation soient le turc, l'arabe et le persan, l'enseignement ne s'y embarrasse pas de considérants philologiques. Il y eut, en 1821, l'ouverture d'un cours d'« *arabe vulgaire ou maghrébin* », en 1898, d'« *abyssin* » et en 1909 d'« *arabe oriental* » mais les dates sont éloquentes. Il

ne s'agit pas de faire progresser la connaissance mais l'empire colonial² bien qu'on note la présence de linguistes éminents à certaines chaires, Hartwig Derenbourg en arabe de 1879 à 1908, Antoine Meillet en arménien de 1902 à 1906 ou Marcel Cohen en amharique à partir de 1911.

2.2. *Le Collège de France*

En 1862, Renan est appelé au Collège de France dans une des chaires fondatrices de l'établissement, celle d'hébreu dont l'intitulé s'est élargi au « syriaque » en 1801 puis au « chaldaïque ». Sa leçon d'ouverture s'intitule *De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation*, témoignant combien ses préoccupations conservent quelque distance avec la linguistique. Son intention demeure une critique du christianisme, aboutie dans la rédaction de la *Vie de Jésus*, qui lui vaudra d'être révoqué et remplacé trois années durant par Salomon Munk (1864-1867). L'étude de l'hébreu représente le moyen d'accéder aux textes sacrés, un obstacle à surmonter pour disputer aux clergés le monopole de l'interprétation légitime : la philologie y avait éprouvé depuis la Renaissance ses méthodes contre la vigilance des clercs mais la connaissance de la langue ne représentait pas une fin en soi. (voir tableau I)

Sept chaires auraient pu contribuer à la partition des études sémitiques et indo-européennes : l'hébreu, l'araméen, l'assyrien et l'arabe d'un côté, le persan, le sanscrit et la grammaire comparée des langues indo-européennes de l'autre. Trois chaires existent dès avant 1860 (hébreu, arabe et persan). Le sanscrit, créé en 1814, est repris par Foucaux après une vacance de dix ans (décès de Burnouf). La grammaire comparée des langues indo-européennes est transférée en 1864 de la Sorbonne au Collège de France, l'assyrien est créé en 1874 et l'araméen en 1895 (chaire suspendue en 1907). Les titulaires de la chaire d'arabe ne seront pas des comparatistes tandis que l'hébreu et l'araméen resteront liés aux études religieuses³.

2. En dehors de cette période, après la Première Guerre Mondiale, on peut mentionner les cours libres d'« hébreu moderne » d'Aescoly et de « yiddisch » de Halpern.

3. Une chaire d'histoire des religions est fondée en 1880 et occupée par Réville.

Tableau I

PROFESSEURS ET CHAIRES DU COLLEGE DE FRANCE (1860-1910)

	HEBREU	ARAMEEN	PERSAN	SANSCRIT	ASSYRIEN	ARABE	INDO-EUR.
1860			Mohl			Caussin de Perceval	
1862	Renan			Foucaux			
1864	Munk						Bréal
1867	Renan						
1870							
1872						Defrémery	
1874					Oppert		
1878			Barbier de Meynard*				
1880							
1885			Darmesteter J.			Barbier de Meynard*	
1890							
1893	Berger						
1894				Lévi S.			
1895		Duval					
1900							
1906							Meillet
1907					Fossey		
1910						Casanova	

Notes :

_____ : début ou fin d'une chaire ou d'un enseignement

* : Barbier de Meynard ne succède pas immédiatement à Mohl qui est d'abord remplacé par Pavet de Courteille, professeur de turc au Collège de France, en 1877-78 ; il remplace Defrémery en 1885 après un intermède d'un an quand Stanislas Guyard assure le cours d'arabe (1884-1885).

Concernant les autres chaires, qu'il s'agisse d'enseignements nouveaux (M. Bréal, J. Oppert) ou de renouveler un enseignement (J. Mohl, J. Darmesteter, S. Lévi), le rôle de l'université allemande est déterminant, positivement pour les Français qui ont complété outre-Rhin leur formation (Bréal et J. Darmesteter), négativement pour ceux qui furent contraints de s'expatrier (Mohl et Oppert)⁴. Cependant, l'introduction du comparatisme n'a pas abouti à une réorganisation de l'enseignement fondée sur l'opposition des deux groupes : il n'a existé ni chaire de « sémitisme » — seulement une chaire d'« Epigraphie et antiquités

4. Parmi les études consacrées aux échanges franco-allemands, voir Espagne & Werner 1990 et, dans le rapport au judaïsme (Wissenschaft des Judentums), Simon-Nahum 1991.

sémitiques » confiée à Clermont-Ganneau —, ni véritable enseignement d'indo-européen (Bréal se consacre aux langues classiques, spécialement au rapport entre le latin et les autres langues italiques).

2.3. *L'Ecole pratique des hautes études (IV^e section)*

L'E.P.H.E. est une machine de guerre créée par Victor Duruy en 1868 afin de lutter contre la routine de facultés de lettres incapables d'articuler enseignement supérieur et recherche. À ce titre, elle sert de repoussoir à l'extrême-droite et aux catholiques conservateurs :

Tout l'enseignement supérieur sera d'ici à quelques années aux mains des Juifs. Nous trouvons rien qu'à l'école des Hautes Etudes : Philologie : directeur-adjoint, M. Henri Weil ; grammaire comparée, directeur des études : M. Michel Bréal ; langue zende, directeur-adjoint, M. James Darmesteter ; langue sémitique : directeur des études, M. Joseph Derenbourg ; langue arabe, M. Hartwig Derenbourg ; langue éthiopienne et himyarite, M. Joseph Halévy ; Philologie et antiquités assyriennes, M. Jules Oppert.[...] Grâce aux méthodes pédagogiques allemandes, que Michel Bréal fit adopter en France, les pauvres cervelles de nos enfants, brouillées par mille notions confuses, devinrent incapables d'aucun effort sérieux. Le niveau des études classiques baissa rapidement et les candidats au baccalauréat en arrivèrent à ne plus savoir l'orthographe. Les Facultés sont unanimes à se plaindre de cette lamentable décadence (Drumont 1941, 453).

Ce que Drumont présente comme la règle constitue précisément l'exception et la spécialisation des études explique assez le recours à des savants formés en Allemagne ou à des chercheurs intéressés au développement des études sémitiques. Rien de comparable ne s'est produit à la Sorbonne, par exemple, où l'enseignement des langues non indo-européennes est proscrit, où les *études classiques* demeurent la norme. On peut marquer l'interférence entre la conception scientifique allemande qui préside au projet de l'E.P.H.E. et les résistances universitaires en prenant trois repères.

1°) le « décret de fondation » (*Bulletin administratif de l'Instruction publique*, tome X, 641) prévoit six directeurs d'études (histoire, égyptologie, hellénisme, archéologie romaine, philologie latine et philologie comparée, dans cet ordre).

Philologie comparée

Directeur : M. Bréal, professeur au Collège de France.

Répétiteur pour le sanscrit : M. Hauvette-Besnault, agrégé des lycées, conservateur adjoint à la Bibliothèque de l'Université. - Répétiteur adjoint : M. Bergaigne.

Répétiteur pour les langues sémitiques : M. Guyard sous-bibliothécaire de la Société Asiatique.

Répétiteur pour les langues romanes : M. Gaston Paris, docteur ès lettres.

Le comparatisme est présenté à l'intersection de trois disciplines — sanscritisme, romanistique et sémitisme — rapprochées par une même méthode à

laquelle se soustraient le latin (assuré par Waddington et Tournier) et le grec (Renier et Morel). La grammaire historique s'est imposée là où les formations traditionnelles ne sont pas représentées, en suivant les découpages obligés par familles de langues (indo-iraniennes, romanes, sémitiques).

2°) le premier programme (*Bulletin administratif de l'Instruction publique*, 9 février 1869, 167) introduit une modification considérable en regroupant en deux domaines — « *Histoire et Philologie* » — les enseignements ; la philologie est subdivisée en « *philologie grecque* », « *philologie latine* », « *philologie française* » (G. Paris), « *langue et littérature sanscrites* » (Hauvette-Besnault et Bergaigne), « *langue arabe* » (Guyard) et « *grammaire comparée* » (Bréal).

Il n'est plus question de romanistique ou de langues sémitiques. L'ambition de construire une linguistique sur la comparaison des langues est abandonnée au profit d'une spécialisation par langue (le français, le sanscrit, l'arabe) cependant que le comparatisme se constitue en regard comme méthodologie. Bréal annonce pour tout programme :

Questions de philologie comparée

La conception traditionnelle de la *philologie* (dont le nom même a supplanté celui de *grammaire*), la faveur de la littérature et le privilège accordé à la grammaire *historique* ont primé la reformulation *comparatiste*, le rapprochement des langues. De nouveaux enseignements seront introduits progressivement : égyptologie (Grébaut) en 1876, « hébreu rabbinique et talmudique » (Joseph Derenbourg) en 1877, assyriologie (Pognon puis Amiaud) en 1878, éthiopien (Halévy) en 1879, gotique et vieux haut-allemand (Saussure) en 1881, dialectologie romane (Gilliéron) en 1883 et une direction des études sémitiques est recrée qui associe l'arabe, l'hébreu, l'éthiopien et l'assyrien. En 1886, Sylvain Lévi succède à Bergaigne, marquant l'indifférence de l'E.P.H.E. pour des enjeux confessionnels.

3°) les délibérations des années 1887 et suivantes traduisent un renversement de tendance qu'on pourrait expliquer par une académisation de l'E.P.H.E., un effet en retour de la diffusion d'un comparatisme bien tempéré dans l'enseignement supérieur, bref par une banalisation de la IV^e section qui développe ses enseignements d'histoire et de philologie tout en renonçant à des conférences excentrées : l'assyrien en 1889, l'« hébreu rabbinique » en 1891. L'Ecole n'est plus la préfiguration d'une réforme radicale des universités à laquelle le ministère ne croit plus ; c'est un centre de recherches spécialisé.

2.4. Les Facultés des Lettres

Jusqu'aux années 1880, elles restent le domaine d'élection du latin et du grec. Les besoins de l'enseignement secondaire finalisent les formations et découragent toute tentative de novation : le sanscrit à la Sorbonne, l'arabe à Montpellier, le gascon à Bordeaux, parce qu'ils ne s'inscrivent dans aucune perspective professionnelle, représentent autant d'échecs.

Les langues sémitiques

L'hébreu demeure l'apanage des personnels des cultes juifs et chrétiens qui disposent d'instituts théologiques et d'écoles. Un seul cours figure au programme de la faculté d'Aix, celui de Duranti la Calade (1890-1897) : plutôt que d'un enseignement universitaire à proprement parler, il s'agit de l'hébergement d'un cours qui, jusqu'à 1893, a lieu le samedi (à 10h45). Le descriptif annonce un « *commentaire philologique et grammatical* » du *Livre des Juges*.

Il y a eu de l'arabe à Montpellier (Devic, 1879-1888) et, de 1884 à 1889, Montet, à Lyon, nommé dans la chaire d'égyptologie de Lefébure, traite de la *grammaire comparée de l'arabe littéral et vulgaire* (1884-1887), puis, en 1887-1888, de la *grammaire comparée des langues sémitiques : grammaire chaldaïque, syriaque, arabe*, mais aucun de ces enseignements n'a abouti à l'implantation d'études sémitiques ; chaque fois, la disparition du titulaire entraînait celle de la discipline.

Le nom de l'« indo-européen »

Le nom d'« *indo-européen* » ne s'est pas imposé immédiatement. Les termes en concurrence (Bergounioux 1990) sont :

« *indo-celtique* » : Morin (Rennes, 1865)

Revue des temps anciens jusqu'au commencement de l'ère chrétienne, et particulièrement origine des peuples de la famille indo-celtique d'après les données de la philologie moderne.

C'est un travail entrepris solitairement qui privilégie une visée ethnographique.

« *indo-germanique* » : Beaudouin (Toulouse, 1886)

Histoire du développement général des langues indo-germaniques et étude particulière de la formation de la langue grecque.

Beaudouin est un helléniste formé à l'E.P.H.E. où il a suivi les enseignements de sanscrit. Il s'est spécialisé en phonétique et métrique.

« *aryen* » :

* Heinrich (Lyon, 1875)

Classification des langues aryennes. Etude des racines, de l'étymologie, de la dérivation. Phonétique des langues classiques et des langues romanes. Formation de la vieille langue française.

Ce cours est inclus dans une conférence de grammaire comparée. L'intitulé doit permettre à Heinrich de prendre date pour l'attribution des deux chaires prévues à la Sorbonne pour 1877, celle de « grammaire comparée » (devenue *Langue et littérature sanscrite*) et celle d'« ancien français » (devenue *Langue et littérature françaises du Moyen-Âge*), lesquelles seront attribuées à Abel Bergaigne et Arsène Darmesteter respectivement. Le contenu est emprunté directement aux manuels en langue allemande, Heinrich profitant ici de sa connaissance maternelle de la langue.

* Devic (Montpellier, 1884)

Syntaxe, constitution des langues sémitiques comparée à celle des langues aryennes.

Devic est un comparatiste de formation classique (latin-grec) qui partage son temps entre l'enseignement de l'arabe et une conférence de grammaire comparée des langues classiques. Le cours annoncé *supra* constitue une tentative sans lendemain de rapprochement des deux domaines.

« *indo-européen* » :

* Hase (Paris, 1861)

M. Hase, professeur, tracera le tableau ethnographique des idiomes indo-européens, et traitera particulièrement des rapports et des dissemblances entre les deux langues classiques et la langue française aux différentes époques de leur durée.

Hase, d'origine allemande, a comme Heinrich un accès direct aux textes fondateurs de la grammaire historique. Parce qu'il a été le précepteur de Napoléon III, celui-ci lui fait remettre la chaire de *Grammaire comparée* imposée à la Sorbonne par Fortoul, aux dépens d'Emile Egger qui l'avait brigüée en publiant ses *Notions élémentaires de grammaire comparée* (1853).

* Bergaigne (Paris, 1881)

Il fera, les lundis, l'analyse grammaticale d'un fragment du Mahābhārata. Le vendredi, il traitera de l'ordre des mots dans les langues indo-européennes.

* Bergaigne (Paris, 1882)

Il expliquera, les lundis, la phonétique comparée des langues indo-européennes, et les samedis, la grammaire sanscrite.

Jusqu'à sa mort, en 1887, Bergaigne ne traitera plus d'« indo-européen » mais seulement de sanscrit dans certaines conférences et de latin-grec dans d'autres, bien qu'en 1885 il ait rebaptisé sa chaire de *Langue et littérature sanscrites* en *Sanskrit et grammaire comparée des langues indo-européennes*, reprenant le thème de son mémoire de diplôme de l'E.P.H.E.

* Beaudouin (Toulouse, 1891)

Principes généraux de la phonétique indo-européenne

* Henry (Lille, 1888)

L'accent et le rythme dans les langues indo-européennes

* Henry (Paris, 1888)

M. V. Henry, docteur ès-lettres, chargé du cours de grammaire comparée, exposera, le lundi, à trois heures trois quarts, la théorie générale de la dérivation dans les langues indo-européennes, particulièrement en sanscrit, en grec et en latin, et, à cinq heures, les éléments de la grammaire sanscrite étudiée spécialement au point de vue de la comparaison avec les grammaires grecque et latine.

* Henry (Paris, 1890)

(il) exposera, à cinq heures, d'après les données de l'étymologie indo-européenne, les éléments de l'étude comparée des mythologies de l'Inde, de la Grèce et de l'Italie.

* Henry (Paris, 1892)

[...] syntaxe comparée du verbe en grec, en latin et subsidiairement dans les autres langues indo-européennes.

* Henry (Paris, 1893)

(il) expliquera, le mercredi (quatre heures), divers textes védiques et exposera (cinq heures et quart), la prosodie quantitative gréco-latine ramenée à ses origines indo-européennes.

Au terme de cinq ans d'enseignement concernant l'indo-européen, V. Henry se consacre exclusivement au sanscrit et aux langues germaniques.

Classement des occurrences

Si l'on procède à un classement chronologique, la valeur relative et la pertinence des différentes désignations apparaissent à travers les assignations par ville et par thème.

TABLEAU DES ENSEIGNEMENTS D'« INDO-EUROPÉEN » (1847-1897)

ANNEE	ENSEIGNANT	UNIVERSITE Sorbonne Province	DESIGNATION	THEMES ASSOCIES
1861 :	Hase	Paris	indo-européen	ethnographie
1865 :	Morin	Rennes	indo-celtique	ethnographie
1875 :	Heinrich	Lyon	aryen	ethno/étymologie
1881 :	Bergaigne	Paris	indo-européen	syntaxe
1882 :	"	Paris	indo-européen	phonétique
1884 :	Devic	Montpellier	aryen	syntaxe
1886 :	Beaudouin	Toulouse	indo-germanique	dérivation
1888 :	V. Henry	Lille	indo-européen	phonétique
1888 :	"	Paris	indo-européen	dérivation
1890 :	"	Paris	indo-européen	étymologie/myth.
1891 :	Beaudouin	Toulouse	indo-européen	phonétique
1892 :	V. Henry	Paris	indo-européen	syntaxe
1893 :	"	Paris	indo-européen	phonétique

Discontinuité des enseignements, hétérogénéité des thèmes associés. Seule la Sorbonne soutient quelque temps le volontarisme de cours de linguistique comparée, contrastant avec des stratégies ponctuelles, dispersées dans des facultés de province, efforts sans lendemain pour mettre en perspective l'histoire du latin et du grec. Le thème ethnographique qui s'impose au début des études sur l'indo-européen disparaît à partir de 1876, c'est-à-dire aussitôt que Darmesteter et

Bergaigne sont appelés dans les maîtrises de conférences de la Sorbonne. Désormais, l'indo-européen est une question strictement linguistique confiée à des spécialistes, ce que n'étaient ni Hase, ni Morin, ni Heinrich. À l'exception du cours de Victor Henry (Paris, 1890), les recherches à visées étymologisantes, centrées sur l'origine des racines indo-européennes, et les essais de mythologie comparée s'interrompent au même moment.

2.5. *Les études sémitiques et l'enseignement supérieur catholique*

En dehors de l'enseignement public, le champ des études sémitiques demeure ouvert aux religions constituées, particulièrement l'église catholique qui ne peut renoncer à une formation aux langues sacrées. En 1878, une « Ecole théologique » est fondée à l'intérieur de l'Institut Catholique avec quatre cours dont l'un, consacré à l'hébreu et au syriaque, est dispensé par l'abbé Paulin Martin. Il est secondé dès 1881 par l'abbé Loisy (hébreu et, à partir de 1886, assyriologie) et remplacé, pour le syriaque, par l'abbé Graffin (1886 sq.). En 1893, dans le cadre élargi d'une faculté de théologie, est ouvert un cours de langue et de philosophie arabes par Carra de Vaux. L'abbé François Martin se voit confier une chaire d'assyrien en 1899 avant d'y adjoindre, en 1903, un enseignement d'éthiopien. Les cinq langues sont regroupées en une *section des langues sémitiques* (hébreu, syriaque, assyrien, éthiopien et arabe) encouragée au plus haut niveau pour contrer les attaques de Loisy qui, défroqué, entreprend de relativiser en le situant dans son histoire, l'apport du christianisme.

La fonction apologétique de ces enseignements ne permettait aucune interférence avec les universités d'état. Alors qu'on retrouve dans les centres de formation religieux judaïque (Derenbourg, Halévy) ou protestant (Berger) les enseignants de l'E.P.H.E. et du Collège de France, les professeurs de langues sémitiques de l'Institut Catholique ne sont pas agréés en dehors de l'Eglise. Il s'est donc constitué deux filières du sémitisme en France : l'une réservée à l'enseignement catholique à des fins apologétiques, l'autre rapprochant les universités et grandes écoles publiques des centres protestant et juif. Ainsi, nombre d'enseignants des quatrième et cinquième sections de l'E.P.H.E. sont issus du séminaire rabbinique de la rue Vauquelin (I. Lévi, I. Loeb...).

3. Aryanisme et judaïsme

On a jusqu'à présent étudié des institutions, des postes et des intitulés de cours qui circonscrivent la version universitaire d'une *question juive* dont la portée ne se limite pas à l'université. Au XIX^e siècle, la communauté israélite est amenée à s'interroger sur son mode d'existence dans une société française qui promeut la laïcité, voire l'agnosticisme. Que l'enseignement supérieur n'ait pas

outrepassé la visée strictement linguistique de ses programmes officiels correspond à l'exigence républicaine de neutralité de l'état ; que les discussions des chercheurs en soient restées à des arguments internes au domaine scientifique démontre l'autonomie de la discipline. Mais les agents qui ont en charge le progrès des études comparatistes, pour des raisons sociales qui peuvent être des raisons personnelles, ne pouvaient ignorer, au-delà de la philologie, l'enjeu de leurs travaux.

3.1. *Le judaïsme comme volonté et représentation*

Dans la reconstruction du relais qui a porté à travers les siècles l'antisémitisme, qu'on le reconstruise des origines à nos jours comme le fait Poliakov, ou du XVIII^e au XIX^e siècle, comme s'y attache Olender, une dimension nous semble parfois manquer. À la définition injurieuse, stigmatisante, mortifère du judaïsme répond la définition identitaire d'une communauté juive contrainte, par l'affrontement, la persécution et la confrontation, pour sa survie même, de se reconnaître elle-même dans sa propre tradition savante comme l'a montré Gershom Scholem (et J.M. Chouraqui dans le cas du rabbinat français). Une science du judaïsme aux couleurs de la France s'écrit dans la *Revue des Etudes Juives* (1880 sq.).

À l'opposé d'une définition négative de l'identité juive, celle que forgent les dépréciations racistes, il en est une positive, édifiée par des générations de rabbis, déduite des trois savoirs perpétués par les livres sacrés et incorporés par les rites qui en sont issus, à savoir la langue, la religion et l'histoire. Après que l'égalité juridique s'est imposée, que la persécution a suffisamment régressé pour ne plus constituer une menace permanente sur le destin de la communauté, l'assimilationnisme se développe qui tend à l'abandon des marques distinctives qui ne dépendent pas immédiatement de la pratique religieuse.

L'acceptation du français comme langue profane est immédiate. Pas plus que dans les provinces allophones de la France, il n'y eut de résistance à l'assimilation linguistique de la part des communautés juives qui voient dans la francophonie une promotion sociale. Le yiddish est abandonné au profit du français. Mais, de même que pour les langues régionales, la majorité de ceux qui étudièrent les langues sémitiques⁵ avaient quelque raison de manifester un attachement comparable à celui des Bretons pour les études celtiques. La situation diffère en ce que les langues, les « patois » supplantés par le français, sont, à

5. L'hébreu, le chaldéen, le syriaque, l'assyrien et l'éthiopien, en réservant le cas très particulier de l'arabe où Hartwig Derenbourg ne fait exception qu'en envisageant du point de vue philologique une langue le plus souvent associée aux initiatives coloniales.

cette époque, des langues vivantes et localisées en métropole, deux traits qui manquent aux langues sémitiques (en laissant de côté la question du yiddish).

Elle diffère plus encore par la définition sociale du sous-groupe qui, à l'intérieur de la communauté juive, s'y consacre. Pour le contenir en une formule : les sémitisants de l'enseignement supérieur « *sont (presque) tous des juifs allemands* ». À l'exception de H. Derenbourg (dont le père répond à cette définition) et de J. Halévy venu de Turquie, ce sont des universitaires chassés des pays de langue allemande par l'antisémitisme qui s'exerce à leur encontre dans les facultés et leur interdit d'y être recrutés ou promus. Ils se distinguent de leurs coreligionnaires nés français par un attachement militant à leur confession : ils sont pratiquants, croyants et très engagés dans les instances confessionnelles. La division du travail scientifique qui abandonne les Falashas d'Ethiopie et les inscriptions du Yémen à Halévy est une reconduction, dans le champ de la linguistique, de la différence des origines.

Il faudrait pouvoir marquer comment telles méthodes de travail, telle attention à constituer en objet les informations fournies par les documents, a pu s'inspirer de techniques et de valeurs ancrées dans l'enseignement talmudique, spécialement l'attention portée à l'écriture (Oppert et les cunéiformes, Derenbourg et l'épigraphie, Halévy et l'himyarite⁶) ou dans la façon de traiter les formes mythologiques du Moyen-Orient, comme si la science devait apporter aux pratiques israélites la confirmation de leur ancienneté.

3.2. *Le modèle roman*

La représentation d'un judaïsme assimilationniste, d'un « mosaïsme » comme on dit à l'époque — le grand rabbin Zadoc Kahn en étant le plus typique représentant — n'est pas interne aux principes de la définition identitaire juive. Plus exactement, elle se pose dans des termes différents depuis l'irruption d'un phénomène nouveau : l'existence d'une conscience juive athée soutenue par un petit nombre d'intellectuels, issus de la communauté française, qui revendiquent leur origine confessionnelle tout en renonçant à leur foi. Ce statut ambivalent est défendu par certains des fondateurs de la *Revue des Etudes Juives* (1880 sq.) qui s'accommodent d'un syncrétisme identifiant, chez James Darmesteter par exemple, le messianisme prophétique du judaïsme antique et le discours révolutionnaire de 1789.

Pour qu'un tel recouvrement — l'identification de l'histoire du judaïsme aux idéaux républicains — prenne sens, il fallait que les mesures discriminatoires, racistes, soient politiquement interdites, ce qu'avait énoncé la « Déclaration

6. Le même intérêt pourrait se retrouver dans l'édition donnée par Bréal des *Tables Eugubines* ou dans le déchiffrement du tokharien B par Sylvain Lévi.

des Droits de l'Homme et du Citoyen ». Ensuite, l'appartenance religieuse devait être soustraite des critères définissant la citoyenneté. La laïcité, argument essentiel de la propagande des forces politiques au pouvoir à la fin du XIX^e siècle, le justifiait. Enfin, la notion de race devait être dénuée de toute pertinence.

Sur ce point, l'assimilationnisme semble avoir trouvé son paradigme — c'est-à-dire son modèle référentiel de construction par analogie — dans les thèses des romanistes français. Reprenant à leur compte les travaux de Diez (1836 sq.), Gaston Paris et Paul Meyer, les deux fondateurs de la discipline en France, ont dû, ce faisant, affronter les professeurs des facultés de lettres qui dénoncent en eux des porte-parole d'une linguistique allemande, inspiratrice de la politique du II^e Reich.

En effet, les revendications de l'impérialisme prussien avaient pris argument de considérants linguistiques pour réunir le Schleswig-Holstein et l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne, en décrétant allemande toute contrée germanophone. A. de Quatrefages s'indigne d'annexions qui se font sans le consentement des peuples et dénonce une « *guerre ethnique* », expression reprise par Fustel de Coulanges et Renan qui, avec d'autres, rétablissent la notion de nation comme contrat librement consenti par des citoyens libres. Les romanistes français, proches des cercles administratifs au pouvoir, réduisent l'argument de l'identité linguistique à ce qu'on lit aux premières pages du tome I de la revue *Romania* (1872). Gaston Paris rassemble en une idée la spécificité *romane* : il se peut que Slaves et Germains forment des ensembles racialement homogènes et s'en tiennent à un état biologique de solidarité — comme les espèces animales —, les peuples romans, quant à eux, sont issus de la fusion culturelle de peuples hétérogènes qui, rompant les agrégats organiques, décident d'une identité élective fondée sur la langue *apprise* en commun. En adoptant le parler de Rome, des nations diverses ont décidé d'un destin qui les rassemblait par delà leurs différences d'origine : leur réunion actuelle dépend d'une volonté que doit exprimer le suffrage universel.

En présentant la nation française comme un creuset où se sont fondus et se fondent encore des peuples différents, l'école romaniste propose aux intellectuels juifs l'image rassurante d'une France disposée à les accueillir à égalité de droits et de devoirs. Il ne se pouvait pas que des intellectuels juifs, contraints à l'exil afin de pouvoir enseigner dans le supérieur, comparant le sort fait en France et en Allemagne à leur communauté, ne s'engagent à conforter cette thèse en mettant au service de la recherche française des compétences acquises outre-Rhin. D'où l'irruption, dans les secteurs les plus novateurs de l'enseignement comme dans les disciplines universitaires les plus traditionnelles (les humanités en tête) d'intellectuels prestigieux comme Mohl, Weill, Oppert et la trilogie des Reinach, Joseph, Salomon et Théodore. À cause des réticences des professeurs

des facultés de lettres, ils n'y seront pas si nombreux alors qu'ils se distinguent dans les institutions les plus ouvertes, le Collège de France et l'E.P.H.E.

Un exemple : Arsène Darmesteter, issu d'une famille en partie germanophone de Château-Salins. Il représente, pour son père, une espérance et un destin : devenir le premier rabbin ayant une licence de lettres et réconcilier, ce faisant, la science et le judaïsme. Entré à l'école rabbinique, il découvre, à travers la philologie, une critique des textes sacrés qui le détourne de la foi. C'est un Renan juif. Il reprend alors des études de lettres et, accueilli à l'E.P.H.E. par Gaston Paris, il use de sa connaissance de l'hébreu pour traquer, dans les écrits de Rashi, les mots d'ancien français transcrits en caractères hébraïques, les « *gloses* ». Il a pour ambition, comme il s'en ouvre à son frère, d'entrer à l'Institut en faisant reconnaître, selon ses termes, qu'il a su ressusciter la langue des contemporains de Philippe-Auguste grâce aux « *proscrits du ghetto* ». Reprendre les œuvres d'une communauté massacrée au Moyen-Âge pour restituer la langue de ses assassins et en attendre d'être reconnu par une institution aussi conservatrice que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, s'apparente à une forme de rédemption, la démonstration que la haine entre chrétiens et juifs s'est éteinte en France, que tout est pardonné.

Arsène Darmesteter est mort trop jeune (1846-1888) pour avoir vu ses espérances ruinées par le regain d'antisémitisme de l'affaire Dreyfus : non seulement les sémitisants mais aussi les romanistes, coupables de défendre la cause du comparatisme contre la tradition littéraire des facultés de lettres⁷, sont dénoncés par les pamphlétaires de droite, les mêmes qui se justifient, paradoxalement, d'une interprétation tendancieuse du comparatisme et refusent aux juifs l'égalité de citoyenneté au nom de la différence raciale.

3.3. *Qu'est-ce qu'un indo-européen ?*

Quelques définitions non linguistiques ont été proposées que sous-tendait une vision si explicitement raciste des faits — on pense à Gobineau, Vacher de Lapouge — qu'elle rentrait en contradiction avec le positivisme du XIX^e siècle en cherchant ses arguments dans la crâniologie ou des formes dévoyées de l'ethnographie. Au demeurant, ces auteurs se gardaient de tirer les conséquences d'une taxinomie qui mettait les Afghans ou les Bengalais au-dessus des Hongrois, cherchant moins à dresser la généalogie de peuples qu'à parer des formes modernes du savoir la récurrence du racisme le plus ordinaire, avec le succès que l'on n'imaginait pas.

7. A travers l'opposition de Léon Gautier et Gaston Paris par exemple.

Comme le dit Salomon Reinach, passer des langues (indo-européennes) aux peuples, c'est aller d'une « *hypothèse gratuite* » à une « *absurdité* » si l'on prétend parvenir à une classification fondée exclusivement sur la langue employée au moment où l'écriture départage des civilisations. Cette approche est étrangère aux études universitaires dans les sciences de la société comme dans les sciences du langage. Le rôle de Durkheim, de Lévy-Bruhl et de Marcel Mauss pour les premières pourrait apporter une explication qui vaut aussi pour la linguistique.

En rendant à « aryanisme » son sens technique d'étude des langues du groupe indo-iranien, on relèvera parmi ses principaux illustrateurs, à côté de Burnouf, Bergaigne, Saussure et Victor Henry, les noms de Jules Mohl, Michel Bréal, Salomon Reinach, James Darmesteter et Sylvain Lévi. Excepté le premier d'entre eux qui est originaire d'Allemagne et croyant⁸, il y aurait, d'un point de vue interne à l'histoire du judaïsme français, à raisonner la fascination de quelques membres de la communauté française, assimilationnistes et agnostiques, pour l'indo-européen. Comme si, au moment d'abandonner les traits les plus stigmatisés de leur différence religieuse, il leur fallait porter leur interrogation vers l'autre terme de l'opposition entre sémitisme et « aryanisme ».

Par leurs origines, ils s'interdisaient toute dérive raciste, identifiant au modèle roman le développement de langues indo-européennes dont les locuteurs seraient plus souvent assimilés que « natifs ». Ils adhèrent aux valeurs d'une université qui prône l'indifférence aux races et aux religions, au nom de l'universalité de la science et de la raison. L'affirmation d'un « *progrès des langues* » chez Bréal, le manuel d'instruction civique écrit par James Darmesteter sous le pseudonyme de J.D. Lefrançais, le rêve encyclopédique des Reinach au service de la patrie, autant de témoignages apportés par le judaïsme assimilationniste et agnostique de citoyens nés français (par opposition au judaïsme d'immigration) en faveur d'une résolution imaginaire, d'un dépassement scientifique, de l'antagonisme ravivé par l'antidreyfusisme.

Leur désir d'en finir avec les idéologies racistes n'a pas empêché une vraie fidélité à la communauté d'origine dans l'Affaire Dreyfus (1894-1906). Impliqués dans le prosélytisme francophone de l'Alliance Israélite Universelle ou dans les salons et cercles académiques comme celui de la *Revue des Etudes Juives*, les assimilationnistes rappellent leur attachement au judaïsme et se retrouvent au côté des intellectuels juifs qui travaillent sur le sémitisme et qui sont le plus souvent croyants et d'origine allemande.

8. Mais qui est aussi d'une génération antérieure aux quatre autres.

Conclusion

Ce qui nous sépare, dans l'analyse des études sémitiques et indo-européennes, d'une interprétation en termes de « *couple providentiel* » (Olender), c'est la dissymétrie dans les définitions identitaires. À la permanence du judaïsme, au-delà de la laïcité et même de l'athéisme, ne s'oppose rien de consistant quant à l'indo-européen, appréhendé pour l'essentiel en référence au modèle assimilationniste, « romaniste » de G. Paris. Les termes ne s'équilibrent pas.

Nous distinguons de Poliakov le fait que nous prenons au sérieux l'aryanisme (au sens du XIX^e siècle : études indo-iraniennes). Il y a, sous ce terme, à l'opposé de la récurrence d'un thème raciste qui prendrait prétexte de la grammaire comparée, une science du langage (et seulement du langage) dont la conceptualisation est, en France, opérée par des linguistes qui sont souvent d'origine juive. En ce sens, il n'y eut pas de science plus rigoureuse que celle-ci et qui ne s'égara ni dans les avatars d'une reconstruction intégrale, ni dans le discrédit d'une mythologie comparée à la Max Müller dont les tenants en France, Paul Regnaud par exemple, furent marginalisés.

Dans le détail, ceci n'infirme en rien la perspective de Poliakov ou d'Olender qui n'intègrent à leurs analyses ni l'identification sociale des producteurs scientifiques, ni le statut précaire du comparatisme en France. Pourtant, la perpétuation d'un engagement dans les études indo-européennes, celui d'Emile Benveniste par exemple, n'est pas sans interroger la poursuite d'un rêve qui semble particulier à la communauté juive française même après que l'usage meurtrier des termes de sémite et d'aryen a imposé aux philologues des pruden-ces qu'ils ne soupçonnaient pas devoir prendre un jour.

Une dernière question : les choses auraient-elles été différentes si l'enseignement supérieur en Allemagne n'avait pas poussé à l'exil les savants juifs, si, comme en France, c'est à eux qu'il avait appartenu de développer les études indo-européennes outre-Rhin ? On peut penser que non car il eût fallu, pour que le résultat modifie les stigmatisations racistes, que la « germanité » ne soit plus assimilée à un déterminant ethnique (*volkisch*) mais à un déterminant linguistique. On en sait les conséquences.

RÉFÉRENCES

- Bergounioux, G. (1990). « L'enseignement de la linguistique et de la philologie en France au XIX^e siècle », *Archives et Documents de la S.H.E.S.L.*, seconde série, 2, 1-105.
- Bergounioux, G. (1994). *Aux origines de la linguistique française*, Paris, Presses de la Cité.

- Bréal, M. (1866). « Préface », Bopp, F. (éd.), *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, Paris, Imprimerie Impériale, I-XXXVI.
- Bopp, F. (1866). *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, Paris, Imprimerie Impériale.
- Drumont, E. (1941). *La France juive*, Paris, Flammarion.
- Espagne, M. ; Werner, M. (éds) (1990). *Philologiques I*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Egger, E. (1853). *Notions élémentaires de grammaire comparée*, Paris, Pedone-Lauriel.
- Hovelacque, A. (1872). *La linguistique*, Paris, Reinwald.
- Olender, M. (1989). *Les langues du paradis. Aryens et Sémites : un couple providentiel*, Paris, Gallimard-Le Seuil.
- Poliakov, L. (1971). *Le mythe aryen*, Paris, Calmann-Lévy.
- Scholem, G. (1980). « L'identité juive », *Actes de la Recherche en sciences sociales* 35, 3-19
- Simon-Nahum, P. (1991). *La cité investie*, Paris, Cerf.

reçu décembre 1995

adresse de l'auteur :
29, rue Basse d'Ingré
45000 - Orléans